

La semaine ou le week-end

Il la regarde. Elle a la tête penchée, le visage à demi caché derrière un rideau de cheveux. « Maman, dis moi ! », supplie le garçon. Le gardien s'approche et pose sa main sur l'épaule de Maxime : « Allez jeune homme, il va falloir y aller... Plus que cinq minutes. » Maxime se lève brutalement et jette un regard noir à sa mère qui n'ose pas lever les yeux.

Dans l'appartement, Maxime doit affronter les questions de son oncle. Il hurle : « Non, non, elle m'a rien dit la salope ! » L'insulte lui a échappé mais son oncle ne relève pas. Il frappe contre le mur en gémissant. Son oncle essaye de le reconforter mais ils savent tous les deux que les « ça va passer avec le temps » habituels sont ridicules dans un tel contexte.

Et quel contexte... Maxime a eu quinze ans hier et sa mère est en prison. Maxime a eu quinze ans hier et ses parents n'étaient pas là pour fêter son anniversaire.

Maxime a eu quinze ans hier et son père est mort... Depuis trois semaines, il vit chez son oncle. La tempête les a secoués tous les deux, et ils errent comme des fantômes dans le petit duplex. La scène se rejoue comme une boucle lancinante dans leurs esprits.

Ils déjeunaient ensemble comme tous les mardis, parce que Maxime a deux heures pour manger et que son oncle habite à côté du collège. Ce mardi-là donc, ils déjeunaient tranquillement lorsqu'un policier a sonné à la porte. Pour leur apprendre la nouvelle. Maxime ne retourna pas au collège cet après-midi. Pas grand monde remarqua son absence ; il était plutôt solitaire et n'avait pas beaucoup d'amis.

Son oncle et lui étaient restés sous le choc pendant de longues heures, au delà des larmes. Quinze ans et le monde de Maxime s'écroulait. Non pas que sa vie ait été rose jusqu'à présent. Une mère impulsive pour qui il était le centre du monde, qui l'étouffait sous son affection, qui ne le laissait partir pour l'école qu'avec les larmes aux yeux à l'idée d'être séparée de lui toute la journée. Un père aux abonnés absents, toujours sur la route pour son travail. Les rares moments qu'ils passaient tous les trois, comme une famille normale, étaient un vrai bonheur pour Maxime. Son père calmait les craintes de sa mère, ils se donnaient la main et plaisantaient.

Maxime se sentait presque heureux, il oubliait les matins gris à consoler sa mère, sa scolarité plus qu'hasardeuse, sa solitude.

Et puis tout s'était écroulé ce mardi-là, lorsqu'un policier était venu leur rendre visite.

J'ai une très mauvaise nouvelle... Il va vous falloir être courageux... Maxime, ton père est mort... On ne sait pas ce qu'il s'est passé... On a retrouvé ta mère... Courage mon garçon... Les phrases tournoyaient dans la tête de Maxime, vide de tout sens, tandis que son esprit s'enfonçait dans un brouillard cotonneux. *Monsieur... Courageux... Vous voir demain au commissariat...* Le sol se déroba brusquement sous ses jambes.

Maxime n'était pas tombé. Comme toujours, son oncle l'avait rattrapé. Déjà à l'époque où Maxime subissait les moqueries des élèves de sa classe, où il avait le cœur brisé par des filles indifférentes, son oncle le soutenait. Ils avaient traversé ces dernières semaines tant bien que mal, surtout mal, mais ils les avaient traversées ensemble.

Le lendemain de ce terrible mardi, Maxime et son oncle s'était rendus au commissariat. On leur avait posé des centaines de questions. Maxime avait eu du mal à comprendre ce qu'on lui demandait. Comment se comportait sa mère avec lui ? Est-ce qu'elle était plutôt impulsive ? Il n'avait rien dit, se contentant de regarder d'un air hébété les policiers qui lui faisaient face. Il n'osait pas comprendre. Sa

mère ? *Ça va vous faire un choc... On a des soupçons... Rien n'est sûr mais...* A nouveau le brouillard, la pièce qui tangué. A nouveau son oncle qui le soutient. De retour à l'appartement, son oncle lui avait expliqué les choses. Doucement. Son père n'était pas mort naturellement. On pensait qu'il avait été assassiné. On avait recherché un ennemi ou une maîtresse jalouse. On avait trouvé une femme impulsive, tourmentée, instable : sa propre femme. On l'avait mise en garde à vue. On allait mener une enquête. Maxime se mit à détester ce *on* qui accusait sa mère. Maxime ne retourna pas au collège. Il ne voulait pas affronter les regards en coin des élèves, les condoléances des professeurs. Il préférerait rester dans l'appartement de son oncle et passer sa journée devant la télé, les yeux fixés sur l'écran, sans comprendre pourquoi les gens continuaient de s'agiter dans cette petite boîte, alors que son père était mort et sa mère accusée. Les faits avaient du mal à s'imposer à Maxime, qui refusait de croire à la culpabilité de sa mère.

Quand il l'avait revue pour la première fois, ils s'étaient regardés pendant très longtemps sans un mot. Rarement Maxime n'avait vu sa mère aussi droite, aussi digne. Il lui avait posé la question du bout des lèvres : « C'est vrai ? » Sa mère avait fermée les yeux. « C'est vrai ? », avait-il insisté. Elle s'était enfermée dans son mutisme. Maintenant qu'il se retrouvait face à elle, Maxime ressentait le besoin impérieux de comprendre, comprendre pourquoi, comprendre comment ; et il détestait sa mère de se taire ainsi.

Maxime avait mis longtemps à réaliser la mort de son père. Il n'avait pas l'habitude de le voir souvent, et c'était comme un voyage de plus pour lui, un voyage juste un peu plus long que d'ordinaire. L'enterrement avait pourtant été bien plus difficile que Maxime ne l'aurait pensé. Tous les moments passés en famille lui revenaient comme un boomerang. Moments trop rares d'un bonheur à jamais perdu. Il n'avait même pas osé lire un texte pour son propre père. Ses larmes, qu'il avait retenu depuis si longtemps, commencèrent enfin à couler, et encore une fois son oncle fut là pour le soutenir.

Ils avaient engagés un bon avocat pour sa mère. Si son oncle n'avait aucun doute quant à son innocence, Maxime devait s'en convaincre tous les jours. Le mutisme de sa mère, toujours en garde à vue, lui semblait incompréhensible, et lorsque la colère l'étreignait un peu trop violemment, le doute le reprenait, en même temps que l'envie de tout frapper autour de lui.

Aujourd'hui, cela fait trois semaines que Maxime vit avec son oncle. Trois semaines qu'il a appris la nouvelle, que l'enquête piétine, et que vers n'importe où il tourne son regard, l'avenir lui semble bouché comme une fenêtre qu'on aurait murée. Maxime est une fois de plus allé voir sa mère, qui est une fois de plus restée silencieuse, le visage à demi caché derrière un rideau de cheveux. Il est de retour à l'appartement et subit les questions de son oncle lorsque, soudain, le téléphone sonne.

C'est l'avocat, qui a découvert quelque chose : une procédure de divorce largement entamée et soigneusement dissimulée. Maxime tombe des nues. Ses parents, divorcés ? Il n'a jamais été question de divorce à la maison, et ses parents ne se sont jamais disputés. L'avocat assure que si. Encore un ou deux papiers à signer et ses parents auraient été séparés aux yeux de la loi. Tout était réglé : le partage des biens, la garde de l'enfant, la semaine chez le père, le week-end chez la mère. Maxime est sous le choc. Qui plus est, jamais sa mère, qui l'aime tant et supporte à peine une journée de séparation, accepterait de ne pas le voir pendant une semaine. Vraiment, Maxime ne comprend pas. Mais ce divorce, qui aurait

semblé être la fin du monde un mois auparavant, ne lui paraît que secondaire aujourd'hui.

Le lendemain, il retourne voir sa mère et la supplie de lui parler, de lui dire la vérité. Elle ne réagit pas, garde les yeux baissés derrière ses mèches noires. Ce mutisme rend fou Maxime. Il n'en sortira jamais si sa mère continue à se taire... Alors il lui parle du divorce et sa mère relève doucement la tête. Dans ses yeux brille un éclat sombre que Maxime n'a jamais remarqué et qui lui fait peur. Et soudain, sa voix grave s'élève : « Il ne m'aimait plus. Il ne supportait plus mes crises, comme il disait. J'ai accepté le divorce, à condition qu'on ne te dise rien, pour te protéger mon chéri. Mais quand j'ai appris qu'il te voulait toute la semaine, lui qui ne te connaît pas, et que je ne te verrais que le week-end, moi qui t'ai porté, élevé, aimé comme personne d'autre ! Il n'allait pas s'en tirer comme ça, il n'allait pas t'arracher à moi mon chéri, j'ai fait la seule chose à faire pour protéger notre amour, pour qu'il ne puisse plus jamais nous séparer, je l'ai fait pour toi mon chéri... ».

Clémentine Désigaud